

« Un matin, elle vient s'asseoir sur un banc dans le jardin des Tuileries, un enfant s'approche d'elle en folâtrant; il y a dans la beauté je ne sais quoi qui appelle la confiance et parle à tous les âges. Il joue, elle lui sourit, il s'appuie sur elle et plonge sa petite main dans une poche entr'ouverte; il en retire un pistolet: — « Qu'est-ce que ce bijou? dit-il. — Ce bijou, répondit-elle, peut être bien utile dans les temps où nous sommes! » Elle cache l'arme, se lève et s'éloigne en regardant si elle n'est pas observée.

« Le jeudi, 11, elle va à la Convention, elle veut y tuer Marat, au milieu de la Montagne: Marat est absent et malade. Elle prend place dans une tribune et se condamne à écouter un long rapport de Cambon sur la situation de la France, rapport où la Gironde est vouée à l'exécration et au bourreau, rapport qui se termine par le récit de l'arrestation du général Arthur Dillon, accusé d'avoir conspiré contre la république. « Il n'y a rien de plus absurde que la fable qu'on vient de débiter, s'écrie impétueusement Camille Desmoulins... Des murmures interrompent et couvrent les accents de sa courageuse voix. — Va défendre Dillon au tribunal révolutionnaire, lui crie Legendre... Le président lève brusquement la séance. Le cœur de

Charlotte a bien dû battre d'indignation, dans cette tribune obscure!

« Le 13, au matin, elle va faire quelques emplettes au Palais-National, y achète un couteau de table avec sa gaine noire, et, rentrée chez elle, met dans ses poches son acte baptistaire, une adresse au peuple français, un portefeuille de maroquin rouge; elle sait qu'on ne sort, la main sanglante, d'où elle va, que pour entrer dans un cachot, être condamnée peu d'heures après, et monter sur la charrette qui roule tous les jours vers la Grève, sur la place de la Révolution, ailleurs, partout. Elle a tout prévu: mais Marat est malade; sa porte lui est refusée. Elle lui écrit alors qu'elle arrive de Caen, et qu'elle vient rendre un grand service à la patrie.

« Elle retourne, le soir, à cinq heures; la gouvernante de Marat la refuse encore, Marat est au bain: il entend la voix de la jeune fille et ordonne de l'introduire...

— « Voici le cabinet, dit la domestique, la baignoire était là, vis-à-vis de la fenêtre. »

Je compris alors l'action, comme si j'en avais été témoin. Les trois pièces sont si petites! Deux pas suffisent pour les traverser. Marat a la tête enveloppée d'un mouchoir, sa main est sortie de l'eau, il écrit sur une planche posée en tra-

vers de la baignoire. Charlotte le touche presque, tant le cabinet est étroit !

— « La tapisserie n'est plus la même, monsieur ; on a enlevé depuis peu de mois celle qui couvrait alors les murs ; c'étaient de grandes colonnes torsées dessinées sur un fond blanchâtre.

— « Elle était là, continuai-je ; Marat l'interroge et lui demande les noms des réfugiés du Calvados ; elle dicte... « C'est bien, dit-il, ils iront tous à la guillotine. » Cette menace est la dernière qui sortira de sa bouche ; elle tire de la gaine le couteau caché dans son sein, et le lui enfonce jusqu'au manche dans le cœur... « A moi, s'écrie-t-il, à moi, ma chère amie... je me meurs... »

— « Et Charlotte, reprend la domestique, portant la main à ses cheveux, traverse la seconde pièce et vient s'asseoir dans l'antichambre, là, là, près de cette fenêtre. Cela m'a été raconté par une personne témoin de l'assassinat, une voisine qui est morte il n'y a pas long-temps, et qui a contribué à l'arrêter.

— « Un commissionnaire qui pliait les numéros de l'*Ami du Peuple*, la renverse d'un coup de chaise ; on accourt, elle se relève et se met sous la sauvegarde des membres de la section, frappés de sa beauté... Danton arrive et l'injurie en des termes ignobles. Charlotte lui oppose une

fierté pudique et animée ; on l'entraîne dans la pièce qui donne sur la rue, tout ce mouvement eût été impossible dans une antichambre aussi peu spacieuse. » C'est ce moment que M. Scheffer a si admirablement saisi ; on ne pouvait voir de là la baignoire où gisait Marat, la main pendante, l'œil éteint... Qu'importe à l'artiste ? son génie brise les cloisons !

C'est dans cette pièce que les conventionnels Chabot et Drouet l'interrogèrent. Leur rapport en fait foi, ils furent eux-mêmes étonnés de l'élévation des réponses de la jeune fille, qui leur parlait déjà du sein de la postérité.

Le fiacre où elle était venue était encore à la porte ; elle descendit escortée des commissaires et des gendarmes de la Convention. A sa vue, la populace jeta d'effrayantes clameurs, rugissement à glacer l'âme la plus ferme... Elle pâlit, et craignit d'être déchirée par ces forcenés... Elle attendait, pauvre fille, une mort moins horrible ! mais avoir vingt-cinq ans, être belle, mériter l'admiration, et se sentir insultée, foulée aux pieds, traînée à demi morte dans la fange des ruisseaux, mise en lambeaux par des crocs sanglants, percée de coups de piques ; relever sur le pavé une tête meurtrie, et devenue hideuse de ravissante qu'elle était ; implorer un dernier coup, qu'on tarde à

donner, ou qu'une main fatiguée dirige mal; l'agonie dans la boue, au bruit des malédictions; pas de tombe à espérer, pas de cercueil; des membres coupés, dispersés... voilà ce qui avait été fait en septembre, l'année précédente; voilà ce qui la menaçait, et ce qu'elle eut, un instant, devant elle... Mais Drouet lança au milieu de cette foule tumultueuse, exaspérée, ces mots: *Au nom de la loi!* et les rumeurs s'éteignirent, et la foule s'ouvrit, et la voiture s'éloigna lentement...

Je m'aperçus que ma préoccupation commençait à devenir importune et provoquait des sourires. Au demeurant, j'avais assez vu; en peu d'instant, j'avais amassé un trésor de sensations et de rêveries; j'avais vu le lieu où une jeune femme égala en courage ces géants de la révolution de 89, morts sur le champ de bataille, ou l'échafaud, qui était aussi un lieu d'honneur.

Il est calme aujourd'hui, ce quartier si agité au temps que le club des Cordeliers était ouvert, et que Danton, qui demeurait dans la cour du Commerce, venait, en passant, chercher Marat, ou l'appelait, d'une voix tonnante, au pied de cet escalier que je descendais. Ici accourait l'élite de la Montagne, que sais-je? le comédien Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes; Chaumette,

professeur d'athéisme; le capucin Chabot, le boucher Legendre, Saint-Just, et Robespierre, qui du moins s'est incliné devant Dieu, et qui disait à la tribune: « La mort, c'est le ciment de l'immortalité. » Cette maison, autrefois le centre de tant d'agitations, de fureurs, de délations, est aujourd'hui paisible; partout le silence, et l'ordre: nul bruit, à peine du mouvement. Là vivent un honorable jurisconsulte, un imprimeur en taille-douce, des rentiers, des gens aimant le repos, les douceurs de l'obscurité, et qui ne déménagent guère, me dit le portier, que pour aller d'où l'on ne revient plus. Cette philosophie pratique vaut bien celle des phrases. Et c'est d'ici que sont partis les coups les plus rudes qui aient été portés au trône de Louis XVI. Trois millions d'hommes sont morts violemment pour les idées discutées ici, et nous discutons encore! D'autres athlètes sont debout dans l'arène, et d'autres y viendront quand nous n'y serons plus. Il faut le dire pourtant, et le dire tout haut, les mœurs du peuple se sont améliorées, et nous marchons vers un autre mieux; le genre humain marchera toujours, car la mort remplace ceux qui sont fatigués.

En arrivant sous la porte cochère, je vis, à l'extérieur, ces lettres *ou la m...* restes de cette

inscription : LA LIBERTÉ, L'INDIVISIBILITÉ OU LA MORT. Puis, je me demandai pourquoi il n'y avait là ni marbre, ni plaque d'airain qui apprît aux passants qu'ici Charlotte Corday s'était dévouée pour son pays? Pas même une inscription courte et simple... Oh! comme la France est indifférente à ses gloires!

Charlotte n'a pas de tombeau, on ignore où gît sa poussière... La peinture nous a gardé ses traits; mais ceux du tyran populaire qu'elle a tué, la peinture les a conservés aussi.

Quand les députations des sections en deuil vinrent à la barre saluer la Convention souveraine, un orateur s'écria : « David, encore un « tableau! » David se leva, et dit : « Aussi fera-t-il rai-je¹. » Il sortit, et sur le revers de la lettre de Charlotte, il esquissa la figure de Marat, figure livide, ignoble, décharnée, contractée par les haineuses passions de sa vie; et par un artifice

¹ Des liens d'amitié unissaient Marat et David. Ce grand artiste peignait lui-même le portrait de Marat, tandis qu'un de ses élèves favoris, M. Gérard, terminait celui de Lepelletier de Saint-Fargeau; quelqu'un entra dans son atelier et lui demanda pourquoi il abandonnait aux pinceaux d'un élève le portrait de Lepelletier. « C'était un aristocrate, répondit brusquement David, il sera toujours assez bien; d'ailleurs Gérard a du talent; mais Marat!... voyez-vous, je le peins du cœur. » (Cité par M. Jal, dans ses *Esquisses et Croquis*, livre judicieux et piquant.)

qui, dans le moment, était un excusable mensonge, il plaça des lettres de grâce dans la main de l'homme qui ne voyait la conclusion logique de son implacable raisonnement que dans le couteau de la guillotine, qu'il eût voulu faire tomber trois cent mille fois sur trois cent mille têtes de Français.

Que votre *Charlotte* est touchante, monsieur Scheffer! Je suis demeuré bien des fois immobile devant votre tableau, sans entendre la foule qui circulait, et recueilli dans une contemplation admirative. Elle est pâle, mais calme, ne s'inquiétant plus de ce qui se passe autour d'elle : sa tâche est finie; aux autres la leur. Elle songe à cet avenir qu'elle croit avoir fait à sa patrie; je voudrais pouvoir dire aussi : Elle songe à Dieu;... mais je ne sache pas que ce mot consolateur soit sorti de la bouche de Charlotte : cette pensée se trouve peut-être dans le tableau, elle n'est pas dans l'histoire; les relations du temps sont muettes, et ce beau drame reste, à mes yeux, incomplet, sans dénoûment. Certes ce n'en est pas un pour mon cœur que le soufflet qu'elle a reçu, morte, de la main du bourreau; il serait trop amer, trop cruellement dérisoire : j'ai besoin de penser qu'il y a eu pour elle quelque chose au-delà de ce soufflet avilissant...

Une prière qui aide à mourir, un soupir de l'espérance, que ceux qui s'en vont lèguent à ceux qui restent, cette prière, ce soupir se sont peut-être échappés de ses lèvres dans sa prison, sur la charrette que suivaient tant d'outrages, et quand la bascule fatale s'est abaissée sous son beau corps, pour le rejeter dans le panier, pêle-mêle avec d'autres.

GUSTAVE DROUINEAU.



LE BIBLIOMANE.



Ah! je la tiens! que je suis aise
C'est bien la bonne édition,
Car voilà, pages quinze et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.
PONS DE VERDUN.

Vous avez tous connu ce bon Théodore, sur la tombe duquel je viens jeter des fleurs, en priant le ciel que la terre lui soit légère.

Ces deux lambeaux de phrase, qui sont aussi de votre connaissance, vous annoncent assez que je me propose de lui consacrer quelques pages de notice nécrologique ou d'oraison funèbre.